Le Monde
Samedi 26 octobre 2013

Le porte-à-porte culturel de NKM

La candidate UMP à la Mairie de Paris entend couvrir le périphérique de lieux d'arts et de loisirs

Armée d'un PowerPoint, de plans détaillés et d'un dossier de presse de trente pages, Nathalie Kosciusko-Morizet a présenté en moins d'une heure chrono, jeudi 24 octobre, son projet en faveur d'« *une autre politique culturelle pour Paris* ». Prenant à contre-pied le long discours généraliste sur « *l'importance de la culture* » prononcé une semaine auparavant par son adversaire Anne Hidalgo au Café de la Danse, au cœur du « boboland » parisien, la candidate UMP à la Mairie de Paris a choisi un bar à deux pas de la porte de Saint-Ouen et s'est voulue plutôt précise et concrète. « *L'esprit des lieux, ça compte quand on parle de projet* », a-t-elle insisté.

A l'entendre, la culture à Paris serait en train de se perdre. « *La capitale fascine moins, attire moins, n'étonne plus ; beaucoup de créateurs partent à Londres ou Berlin et la nuit parisienne a perdu de son lustre et de sa superbe* », liste NKM. Tout cela serait dû à « *une politique désincarnée, hors sol, très institutionnelle, "entre-soi" et trop orientée sur l'événementiel* ». Voilà pour la critique de l'ère Delanoë. Après quelques formules emphatiques – « *je veux rendre la culture aux Parisiens et Parisiennes* » ; « *je veux faire de la culture un moteur de reconquête des territoires* » –, la candidate UMP a dévoilé sa principale proposition : ouvrir ce qu'elle appelle des « *zones franches culturelles* » afin de « *conquérir de nouveaux espaces de liberté* ».

Une « *cité du cirque et des arts forains* » porte de Bagnolet, un « *grand centre de l'artisanat d'art* » porte de Clignancourt, des « *ateliers et résidences d'artistes* » entre les portes de Vanves et d'Orléans, du « *clubbing et after working* », porte de Clichy, une « *restructuration* » du Palais des congrès porte Maillot : six portes de Paris seraient ainsi réaménagées grâce à la couverture « légère » (espaces verts ou sportifs) du périphérique. « *Il s'agit de recoudre la relation Paris-banlieue, de repousser les frontières et de faire des portes de la ville les nouvelles places du futur* », explique la candidate.

Autre « *espace de liberté* » à investir : les stations de métro « fantômes », fermées au public pour des raisons historiques ou commerciales. NKM souhaiterait en convertir six d'entre elles en lieu d'exposition, d'équipements sportifs ou de fête nocturne. « *Paris la nuit, c'est comme Paris le week-end, ça doit rouvrir!* », lance-t-elle. L'idée d'élire « un maire de la nuit » lancé sur Facebook par les noctambules est « *une initiative sympathique mais qui semble peu mobiliser. Mieux vaut trouver des nouveaux lieux* », tranche NKM.

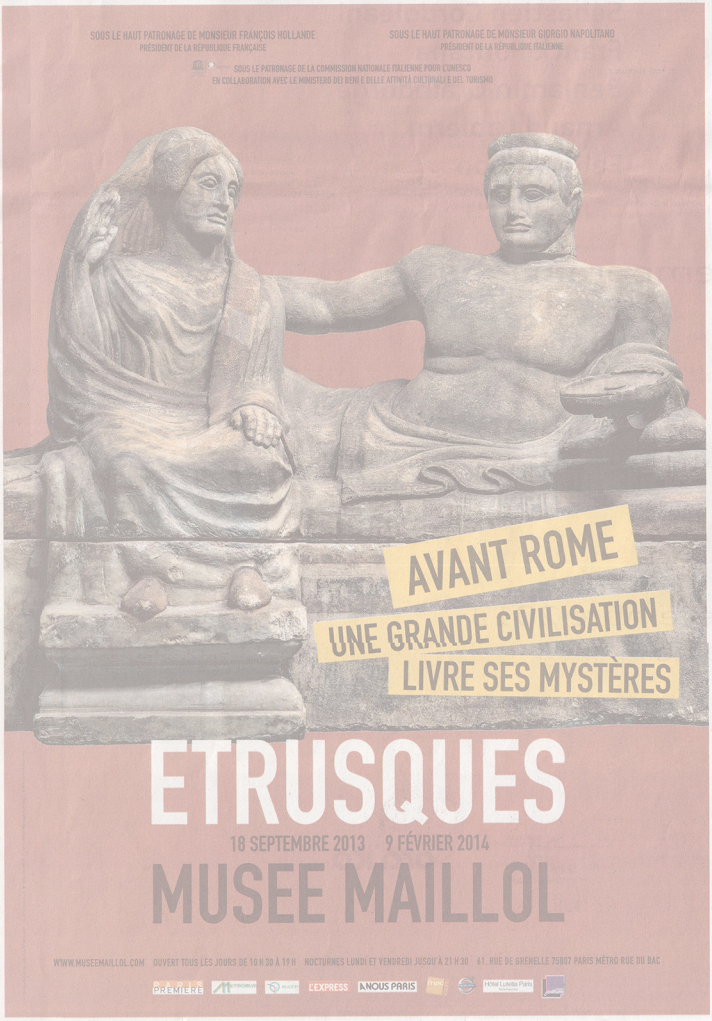
> La candidate imagine de solliciter le secteur privé par le biais d'une fondation culturelle

Pour résoudre la sempiternelle équation « *comment financer des projets avec des caisses vides et sans augmenter les impôts* », la candidate imagine de solliciter le secteur privé par le biais d'une fondation culturelle. Son principe : pour un euro versé par le privé, la Ville verserait aussi un euro.

Alors qu'elle dénonce une « *dérive des grands équipements et grands événements de la municipalité sortante* », NKM n'entend rien supprimer. Mais, précise-t-elle, en prenant l'exemple de la Nuit blanche, « *il faut éviter de mettre de l'argent public là ou on peut mettre de l'argent privé* ».

Et parce qu'il n'y a pas de prise de parole politique sur la culture sans un chapitre sur le serpent de mer de « *l'accès pour tous à la culture* », la candidate a fait moult promesses : une nouvelle carte de « *privilèges pour tous* » pour « *casser le sentiment d'exclusion* » ; des enseignements artistiques « *de qualité, associant le sensé et le sensible* » dans le cadre de la réforme des rythmes scolaires ; plus de places dans les conservatoires ; des horaires élargis pour les bibliothèques et la gratuité de « *tous les musées* » un jour par semaine. ■

SANDRINE BLANCHARD



En marge de la FIAC, une foire d'art brut tout confort

La première édition parisienne de l'Outsider Art Fair se tient dans un hôtel chic de la capitale

Arts

D'habitude, dans les foires, le galeriste est sur son stand. Ici, il est dans sa chambre, une vraie chambre avec lit et salle de bains à l'entrée. La première édition parisienne de l'Outsider Art Fair, qui se déroule en même temps que la FIAC, a lieu dans un hôtel, Le A, qui a trouvé là un moyen de se distinguer.

L'Outsider Art Fair, ce qui peut se traduire par « foire d'art brut », a été fondé à New York il y a vingt et un ans. Des 24 galeries présentes – 4 par étage, 6 étages et le bar au rez-de-chaussée –, la moitié viennent donc de New York, Baltimore ou Oakland. Les autres sont établies à Londres, Turin, Lausanne, Tokyo ou Paris.

Cette diversité géographique et l'existence même de la foire démontrent que les créations artistiques autodidactes ou marginales, venues des prisons ou des asiles pour certaines, intéressent des amateurs et des collectionneurs partout et de plus en plus. A la Halle Saint-Pierre, la Collection Abcd et la Maison Rouge ont eu un rôle déterminant dans ce processus, qui a même tourné à la mode puisqu'il s'affiche à la Biennale de Venise.

Et s'affiche donc dans un hôtel chic d'un arrondissement chic. Le paradoxe est flagrant : dessins, peintures et sculptures nés dans des conditions parfois misérables, souvent douloureuses, dans l'enfermement ou la maladie, en dehors de tout espoir de reconnaissance et de toute pensée de vente, sont montrés et vendus avec tout le confort désirable – montrés comme des objets d'art alors qu'ils répondaient à de tout autres nécessités, l'exorcisme ou l'ex-voto, la prière ou l'aveu. Il pourrait y avoir, dans cette contradiction matière à indignation. Mais ce sentiment ne peut durer, parce que les œuvres sont, pour certaines, d'une intensité et d'une singularité si grandes qu'on en oublie les circonstances. L'émotion et la stupeur que suscitent les dessins d'encre et de peinture de Dan Miller ne permettent pas d'hésiter. Ce que l'on a là sous les yeux appartient à l'essentiel de la création actuelle. Ces griffures du papier, ces lettres enchevêtrées, ces tracés et ces grattages font voir ce que l'on peut à peine penser, l'effondrement du langage, l'éparpillement de la conscience.

Talismans

A l'inverse, les schémas chimiques, cosmogoniques et anatomiques de Daniel Martin Diaz inventent un ordre – un ordre absurde et mythique comme les hommes aiment tant à les construire pour les vénérer. Les croquis maculés et déchirés de Melvin Way répondent au même dessein : ce sont des talismans.

Quelques galeristes ont jugé opportun de venir avec leurs « valeurs sûres », Aloïse Corbaz, Anna Zemankova, Henry Darger, Louis Soutter ou Jules Lesage. Ainsi garantissent-ils à la foire son côté didactique, qui est utile. Mais on peut préférer s'attarder chez ceux qui présentent des créateurs moins largement reconnus, l'Américain Charles Steffen ou l'Iranien Mehrdad Rashidi, dessinateurs fabuleux, ou le Britannique Richard C. Smith, dont les sculptures de bois polychromes auraient électrisé André Breton. ■

PHILIPPE DAGEN

L'Outsider Art Fair, Hôtel Le A, 4, rue d'Artois, Paris, 8e. Les 25 et 26 octobre de 11 heures à 20 heures, le 27 de 12 heures à 18 heures. Entrée : 15 €. Outsiderartfair.com

Regards croisés et étonnés sur Paris et Tokyo

Au Pavillon de l'Arsenal, une exposition souligne les particularités des deux capitales

Architecture

Exposition flash (rapide à voir et prête à décrocher des cimaises), mais aussi éblouissante, « Kenchiku Architecture », au Pavillon de l'Arsenal, à Paris, appartient au genre « regards croisés » – en moins tarte à la crème que d'habitude. Paris vu par les Japonais, Tokyo sous le regard des Français : étudiants et professionnels font leur miel de maquettes et d'éléments graphiques sophistiqués et expressifs.

Un public plus large pourra s'immerger dans les textes qui les accompagnent, particulièrement lumineux et astucieux. Chacun des participants à cet échange de regards, fondé sur des séjours dans les deux capitales, saisit, dans la complexité de la ville observée, un élément, un détail ou une logique qui le passionne et l'étonne.

Ainsi isolés, ces éléments révèlent les particularités des villes : des dispositifs que, Japonais ou Français, nous ne voyons plus pour en être outrageusement familiers. Les alignements de fenêtres haussmanniennes sont une étrangeté pour des Nippons, habitués à la discontinuité des maisons. Et l'espace fleuri que les maisons tokyoïtes donnent à la cité peut engendrer un joli mouvement de perplexité.

Un Japonais détaille les mille et une habitudes urbaines que nous ne nous voyons plus partager : les démonter et les remonter selon d'autres ordonnances conduit à en révéler la singularité. Un autre reste fasciné par l'empilement de la mémoire dans un Paris qui n'a que peu subi guerres et catastrophes.

On voit aussi apparaître un concept intraduisible, *kime*, soit « la raison de la peau », qui, appliqué à l'épiderme de Paris, fait ressortir les structures d'une santé urbaine, continuités ou déchirures. Un des participants se demande en quoi les bombes, ou simplement la présence des Etats-Unis au Japon, peuvent être pris comme des éléments structurants, des marques architecturales de la ville.

Trace pérenne

La méthode sera-t-elle productrice, ou en resterons-nous au niveau de l'exploration ? Il serait souhaitable que les allers-retours des architectes français et japonais laissent une trace pérenne, parce que leur démarche rafraîchit singulièrement les rituels ordinaires de l'analyse urbaine. Leur démarche est très proche de celle récemment livrée dans un ouvrage de Manuel Tardits, de l'agence Mikan, basée à Yokohama. *Tokyo. Portraits et fictions* (éd. Le Gac Press, 2011), entre analyse urbaine, poésie et ethnographie, donne en effet un nombre impressionnant de clés pour comprendre Tokyo et ce qui en fait un ensemble urbain radicalement différent d'une ville européenne. ■

FRÉDÉRIC EDELMANN

Kenchiku Architecture, Pavillon de l'Arsenal, 21, bd Morland, Paris 4e. Jusqu'au 10 novembre.